Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 29

Artikel: Où passer nos vacances ?
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-225345

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

l'ont su coumein la veillâ s'étâi passâïe, l'ont trovâ que lo gaillâ étâi portant on bocon trâo noviço. La bouéba n'ein a pas revolliu ourè parlâ ; l'ont fé comprendrè à l'amoeirâo dè ne pas reveni et la frequentachon ein est restâ quie.

Jean Peitrequin : **Au petit bonheur...** à défaut du grand. — Editions de l'Imprimerie Vaudoise, Lausanne, et chez tous les libraires.

Le « petit bonheur », c'est celui qui est à la portée de tous lecteurs, et que tant de gens laissent échapper, parce que, souvent, l'on s'attarde à rechercher le « grand », presque toujours insaisissable.

M. Jean Peitrequin, auquel ses lecteurs, de plus en plus nombreux, vouent une amitié fidèle, mêlée de reconnaissance pour le plaisir qu'il leur procure, a eu la sagesse de reconnaître tôt la source de ce bonheur, qui est dans l'acceptation de la vie quotidienne, avec ses satisfactions, modestes souvent, mais réelles.

« Au petit bonheur » est, si vous voulez, la troisième partie de cette trilogie qui débuta si heureusement par « Les mains dans les poches » et « Monsieur et Madame » et dont le succès, chose rare en Suisse romande, fut immédiat, et d'ailleurs pleinement justifié.

Le lecteur y trouvera le même style vif et sans surcharge, la même richesse d'observation, la même philosophie souriante, dont l'exemple est si précieux en ces temps difficiles. C'est, ici encore, une suite de scènes, de notations, de dialogues, d'images dont chacun est à même de vérifier, par son expérience personnelle, la parfaite justesse, Et vous y retrouverez aussi le charme que vous aimiez, et qui est fait d'abandon au rêve, d'un sentiment poétique des choses et de la nature, et de ce goût de l'évasion, qui toujours sommeille en nous.

« Au petit bonheur » vous fera passer des heures agréables, où et à quelque moment que vous le lisiez. Car son auteur est de ceux qui vous parlent amicalement et dont on croit entendre, toute proche, la voix parfois malicieuse et toujours inaltérablement gaie.

C.

Nous publions ci-dessous un des récits de ce volume :

SUR QUATRE ROUES

Lettre à un sédentaire.

Cher vieux copain,

Rousseau, qui ne connaissait pas encore le plaisir de se balader dans la torpédo d'un ami à qui incombent tous les devoirs et tous les soucis, prétendait que la meilleure façon de voyager consiste à aller à pied.

Tu vas encore plus loin, comme tous les gens immobiles : tu prétends, toi, qu'on ne voyage bien qu'en demeurant mollement étendu dans une chaise aussi longue que possible.

Tu dis qu'ainsi couché tu traverses les océans sans mal de mer, les montagnes sans sueur et sans danger, les plaines sans tristesse, et les vastes cités sans contraventions. Tu vis sur des rêves impersonnels, mon pauvre vieux, illustrés par des cartes postales...

Non seulement l'Espagne reste pour toi le pays des oranges, des brunes cigarières et des fiers hidalgos flemmards ; la France la nation des grandes pensées et des petites femmes ; la Norvège une blanche région qui se tord les côtes en fiords ; l'Angleterre un pays de riches lords et de colonels retraités ; l'Allemagne la patrie des chopes et des philosophes ; l'Italie celle du macaroni, du couteau, des clairs de lune pour voyages de noces, etc.

Mais encore tu te fais de la Suisse une image étonnamment fausse, issue de préjugés, de vagues souvenirs livresques et de photos truquées. Parce que tu as connu, dans une pension-famille, au temps de ta vie de garçon, un Thurgovien qui raflait les meilleures portions de blanquette de veau, tu ne veux pas démordre de l'idée que la Thurgovie est peuplée de bâfreurs.

Bâle restera toujours pour toi la ville des millionnaires et des fauves étrillés tous les matins. Tu affirmes ne pas pouvoir mettre les pieds à Berne sans avoir envie de casser un vase, de pousser des cris séditieux, ou encore de jeter des carottes aux gardiens de la fosse aux ours. Tu ne vois dans l'Oberland qu'une contrée vivant de l'exportation des fromages et des petites bonnes à tout faire. Le reste est à l'avenant !

Tu te plains souvent, car tu l'as constaté naguère, à l'époque où tu te déplaçais encore de temps à autre avec mauvaise humeur, qu'on s'imagine la Suisse, à l'étranger, d'une façon ridicule : Des verts tapis de mousse battus tous les matins par des femmes de ménage fédérales, un pays de grottes arrangées aux flancs de toutes les vallées, avec un gouvernement de bovairons, siégeant en demi-cercle sur des chaises à traire de bois sculpté.

De quoi te plains-tu, toi qui ne connais pas ton pays !

Avec l'auto, mon vieux, tu restes confortablement assis, presque mieux qu'en chaise-longue. Ce n'est pas toi qui te démène pour aller voir par-ci, par-là, comment notre petit monde helvétique est fait. C'est le pays qui se déroule devant tes yeux, avec ses clairs matins, où sur les sources, flottent de légers rêves de brumes, avec ses crépuscules qui agrandissent le ciel jusqu'aux étoiles...

Tu savoures, sans trop t'y attarder, la fraîcheur des forêts, quand le moteur, comme encouragé, se met à tourner plus rond. Tu dis que justement ce bruit de moteur dérangerait tes songes et gâterait ton plaisir ? Mais non ! Il les bercera, tes songes ! Tu pourras t'assoupir et les longues secousses te feront mieux apprécier la souplesse des ressorts.

Le pays change sans cesse et se modifie à chaque tournant de la route qui fuit... Pendant la nuit les arbres prennent des airs dangereux de décors à deux dimensions, les yeux des chats et des chiens luisent comme des feux-follets, et l'on roule sans rien voir, étrange sensation de mystérieux voyage...

Il y a les villages innombrables qu'on traverse sans trop se presser, et dont on ne retient que la silhouette d'un clocher, ou la courbe d'un vieux mur, ou la douceur fleurie d'une humble fenêtre entr'ouverte...

Il y a les lacs et les nuages, les formes et les contours, tout l'extérieur infiniment divers suivant le lieu, le jour, l'heure et l'éclairage.

Mais il y a aussi l'atmosphère d'un petit endroit où l'on s'arrête pour passer la nuit, la tonnelle sous laquelle on mange, en prolongeant les minutes heureuses par des cigares qui n'en finissent plus. Il y a le charme des patois qui expriment les races, la saveur des plats du coin et des vins du cru...

Tu dis que cela va trop vite, qu'on se hâte comme des fous, qu'on perd le temps qu'on croit gagner ?

Non encore ! Evidemment, il existe des vandales qui ne cherchent qu'à aller vite d'un endroit à l'autre. Ils ne voyagent pas, ils ne se baladent pas, ils font une espèce de géométrie épuisante et stérile. Mais les automobilistes conscients des immenses possibilités que leur accorde leur machine n'agissent pas ainsi.

Ils savent que c'est à petites journées qu'on utilise le mieux les semaines, et qu'en vacances itinérantes, le temps cesse d'être de l'argent.

Ils ne recherchent pas les violents cocktails d'impressions.

Tout simplement, l'âme ingénue, les yeux neufs, ils vont, par les routes de leur pays, au gré de leur fantaisie, afin d'apprendre à le bien connaître, et aussi à le mieux aimer.

J. Peitrequin.

EN L'HONNEUR DE M. IGNACE PADEREWSKI

LA Municipalité de Lausanne a remis solennellement, samedi 8 juillet, le diplôme de bourgeois d'honneur à M. le président Paderewski. Au nombre des hôtes se trouvaient M. le président de la Confédération, et Mme Schulthess ; M. le conseiller fédéral Motta et la Municipalité de Lausanne *in corpore*.

A M. Gaillard, syndic de Lausanne, incombait l'honneur d'adresser à M. Paderewski, au nom de notre ville, un témoignage de respect, de sympathie et d'admiration.

Visiblement ému, M. Paderewski répondit par une charmante allocution. Il rappela que c'est en décembre 1889 qu'il fit sa première visite à Lausanne. Les jardins y étaient un peu plus nombreux, les maisons plus clairsemées et moins élevées qu'aujourd'hui. Son séjour fut on ne peut plus agréable. « En me conférant la bourgeoisie d'honneur, dit-il, vous venez de me donner la preuve la plus précieuse de votre estime, la plus haute marque de distinction que je pouvais recevoir de votre part. J'en suis touché jusqu'au plus profond de mon être. »

M. Schulthess, président de la Confédération, dit : « Mon pays ne décerne ni ordre, ni décoration. Il a une façon plus modeste de témoigner sa sympathie et sa reconnaissance aux hôtes qu'il aime. Il les accueille parmi ses enfants. C'est ce que fit la capitale du canton de Vaud en vous conférant, Monsieur, la bourgeoisie d'honneur. Cette distinction, la seule que la Suisse puisse offrir, n'a peut-être pas l'éclat de celles qui vous sont échues au cours de votre brillante carrière. Mais elle est l'expression sincère d'une profonde amitié et d'une grande admiration. Aussi suis-je enchanté de l'initiative prise par la ville de Lausanne et je l'en félicite de tout cœur.

» Peu d'hommes ont connu les succès et les triomphes que remportèrent votre incomparable talent et votre labeur incessant. Pour nous, vous êtes avant tout l'artiste merveilleux dont on a pu dire que l'œuvre est la création d'un grand poète de la musique. Mais vous êtes aussi un remarquable orateur, et c'est à juste titre qu'un Français, lui-même maître de l'éloquence, aurait déclaré en vous écoutant : « Je voudrais bien jouer du piano comme il parle. »

» Je souhaite au demeurant que vous restiez chez nous longtemps encore, s'écria l'orateur en terminant, et que vous y passiez des années bonnes et heureuses. »

Reprenant la parole, M. Paderewski ajouta encore ceci :

« Le premier devoir de l'étranger que le destin appelle à vivre parmi les hommes d'une autre race est de se faire pardonner son extraction, sa provenance. Il ne doit pas chercher à propager les idées et les doctrines contraires au pays dont il reçoit l'hospitalité. Il doit s'abstenir de toute espèce, de toute velléité de prosélytisme. Il n'a qu'à s'adapter au milieu, à son ambiance; il n'a qu'à obéir aux lois, à respecter les traditions et les mœurs et à aimer les hommes. Et il n'est pas difficile d'obéir aux lois quand elles sont équitables, de respecter les traditions et les mœurs quand elles sont nobles, belles et pures et d'aimer les hommes quand ils sont bons, comme chez vous.

Trente-six années se sont écoulées depuis le jour où le sort m'a amené vers vous. J'ai vécu heureux dans ce pays, au milieu de ses habitants, car vraiment je ne connais ni pays plus beau, ni hommes meilleurs. J'ai vécu heureux car de tout ce long séjour, je n'ai souffert que par ses fréquentes mais obligatoires solutions de continuité. »

En terminant, M. de Paderewski remercia ses hôtes et exprima à M. Schulthess sa gratitude profonde.

OU PASSER NOS VACANCES ?

C'est bien la question aux mille solutions que se posent actuellement la plupart de ceux qui n'ont pas encore disposé de leur quinzaine ou de leur mois de repos annuel. Et certes, le choix, pour ceux du moins que de chères habitudes n'appellent pas en un endroit aimé et préféré à tous autres, n'est pas facile, tant l'offre est nombreuse et variée. Une préoccupation domine cependant chez beaucoup, sinon presque tous : trouver le lieu de séjour agréable et bienfaisant dont les exigences financières ne grèveront pas trop un budget élaboré au plus près de disponibilités quelque peu restreintes par cette crise que l'on cherchera précisément à oublier. Et voilà que, pour qui veut bien se renseigner, la Suisse, en toutes ses parties, apparaît comme l'ensemble de solutions répondant aux désirs de tous et de chacun, grâce aux actuelles facilités de transport, aux commodités de voyage, aux tarifs abaissés partout, à la possibilité enfin d'apprécier à bon compte les qualités proverbiales de l'hôtellerie suisse que, jusqu'ici l'étranger connaissait mieux que le Suisse lui-même. Celui-ci, bien souvent, persuadé de la beauté inégalable de son pays, se contente en effet d'y croire, avec preuves photographiques à l'appui, sans avoir

la curiosité de vérifier par lui-même et de jouir de ces merveilles qu'il vante volontiers sans les avoir vues. C'est par milliers que les Suisses qui peuvent voyager, ignorent leur pays ou n'en connaissent que quelques paysages découverts au hasard des routes ou des chemins de fer. Un nom de villégiature suisse éveille en eux l'idée d'une affiche de propagande ou le souvenir d'une silhouette de palace ; mais sont-ils si nombreux ceux de nos compatriotes qui savent par expérience le charme de telle région, le pittoresque de telle autre, qui ont profité largemeent des provisions de santé et de bien-être que dispensent nos hauteurs, nos vallées et les rives de nos lacs ?

Les appels de nos hôteliers s'adressent cette année bien plus à la clientèle, ancienne et nouvelle surtout, du pays, qu'à celle venue d'ailleurs; car celle-ci fait défaut, retenue de gré ou de force par la crise ou certaines entraves au tourisme extérieur, tandis que celle-là peut écouter ces appels et y répondre. Certes, il est difficile de persuader ceux qui ont envie de « voir du nouveau » qu'ils en trouveront à satiété en Suisse pour peu qu'ils le veuillent.

Certains, sans doute, ont le désir bien légitime de visiter telle contrée ou telle ville de l'étranger dont l'attrait est particulier et n'a son équivalent nulle part ; mais qu'on nous permette de rappeler aux autres, la majorité, ceux qui n'ont d'autre but que de passer leurs vacances en un lieu idéal de repos et de réconfort tant moral que physique, dans quelle situation critique se trouve notre hôtellerie et les branches qui s'y rattachent. Il est un minimum d'exploitation, nécessaire à leur vie même, que bien des entreprises, grandes ou modestes, n'atteindront que si la clientèle suisse les favorise réellement cette année ; ce n'est pas trop demander que chacun y réfléchisse avant de faire son choix. Le devoir de solidarité qui s'impose actuellement dans ce domaine est impérieux et aucun confédéré digne de ce titre qui implique l'idée d'entr'aide, ne doit s'y soustraire. A moins d'une préférence, légitime certes, mais qui doit être fondée et indiscutable, les Suisses doivent choisir leur lieu de villégiature dans leur pays ; au contraire de ce qui se passe ailleurs, personne ne les y contraint en quelque sorte, mais d'eux-mêmes, ayant conscience des intérêéts en jeu, qui les touchent de près, ils resteront en Suisse. De saines et belles vacances, dans les sites merveilleux et divers de notre patrie, les en récompenseront, comme aussi la satisfaction d'avoir fait preuve de solidarité et d'entr'aide efficace entre compatriotes.

LA CHANSON DE ROLAND

ATTENTIFS, immobiles, un doigt sur leurs lèvres, ils écoutent la belle histoire. Par les fenêtres ouvertes, on voit un pan de ciel bleu où s'agacent les hirondelles, un toit rouge penchant, la cour poussiéreuse et ensoleillée. Des bribes de rudiment s'échappent des autres classes, une psalmodie de nombres, la crécelle d'un garçon de douze ans qui lit à haute voix, un mot bref d'un maître qui se fâche.

Eux, ils écoutent. La barre blonde du soleil qui coupe la classe par le travers n'est pas plus immobile que leurs têtes ébouriffées. Un hanneton qui frôle la vitre ne leur fait pas même détourner les yeux... ils écoutent.

Et je raconte l'héroïque épopée, les Sarrasins pressés aux flancs de la montagne, les Francs abattus dans le ravin, Ganelon en fuite, Olivier aux prudents conseils, et Roland, le beau chevalier, qui frappe, faisant tournoyer Durandal la vaillante, et la sonnerie suprême, sonnant le grand deuil pour la mort de Roland.

Et cinquante paires de prunelles envoient vers moi leur feu brun ou bleu, et cinquante petites âmes, que la récente épreuve agrandit peut-être, écoutent avidement le Romancero.

J'ai fini, je me tais. Et voilà Francel qui se lève. C'est un de mes plus sages ; il a le front têtu, la mâchoire délicate et puissante déjà, un air de précoce volonté sur son visage de sept ans.

— Que veux-tu dire, Francel ?

— Mademoiselle, si Roland avait sonné du premier coup qu'Olivier y avait dit, Charlemagne aurait eu le temps d'arriver. Mais voilà, c'est bien fait, il a voulu faire le malin, Roland !...

— Oui, Francel, tu as raison, Roland a voulu faire le malin. Toi tu ne feras pas le malin, aussi tu réussiras mieux que lui dans la vie. Il est vrai que bien des nobles angoisses et bien des joies déchirantes te seront inconnues... mais ça a si peu d'importance, après tout...

Gen. D.

MEMOIRES DU PETIT LOUIS. 11

Il n'en fut rien ; mais moi je m'amusais dans chaque logement à jouer de cette clarinette qui me plaisait beaucoup ; un musicien de notre régiment, m'ayant entendu jouer par cœur tous les airs du répertoire, dit au chef de musique que je pouvais remplacer Olivier, celui qui était parti, gagiste à 90 fr. par mois. Effectivement, je pouvais tenir cet emploi ; j'avais un son remarquable que je ne tenais pas de l'étude, mais qui m'était naturel, ayant une organisation précoce et particulière pour cet instrument ; il me fut donc prescrit de remplacer le manquant, et à dater de ce moment, le jour que nous entrâmes à Posen, je jouai cette petite clarinette, au grand étonnement des musiciens, de ceux surtout qui détestaient les Genevois. Les gagistes qui avaient été en garnison à Genève, ne pouvaient pardonner à ceux de Genève d'avoir fait brûler Michel Servet ; ils m'appelaient pour ça le « petit brûleur de médecin » ; moi, pauvre ignorant, à cet âge où les enfants vont encore à l'école, je ne connaissais rien de l'histoire de mon pays, et je répondais à ceux qui m'attaquaient tare pour bare ; ce ne fut que lorsque notre 1er basson, nommé Stéphens, m'apporta le *Dictionnaire abrégé de Baille*, ouvert à la page 345, que je lus ce qui suit, et que j'appris à connaître l'histoire du malheureux Servet ; je lus : « *Le 28 octobre, cet infortuné médecin fut condamné à être brûlé tout vif !* » je m'aperçus alors que je n'étais qu'un petit ânichon ; plus tard, je me vengeai de tous les mots désagréables qu'ils débitaient sur mes compatriotes, et entr'autres de celui-ci : *Genevois, quand je te vois, rien je ne vois ;* je répondis un jour à l'un d'eux : « Je vous ferai voir quelque chose, moi que vous traitez si mal. »

Stéphens me disait encore : *Genevois, quand je te vois, je ne vois que vanité et égoïsme devant moi.* Je lui répondais alors : « Mais quand je vais à la maraude je partage avec vous poules, pommes, etc.». « Oui, c'est vrai, me répondait-il, mais tu n'es pas Genevois pur sang, ta mère est Marseillaise, je connais mieux que toi tes compatriotes, j'ai été très bien reçu à la loge des F. M. de l'Union des Cœurs et de l'Amitié, et dans plusieurs cercles ; j'ai aussi donné plusieurs concerts à Genève. Mais les dames et les demoiselles y sont trop peu naturelles, la puderie, les préjugés les rendent détestables ; l'instruction y est remarquable, mais pour une république, l'éducation n'y est pas supportable ; on y parle beaucoup d'égalité, je n'ai pourtant, de ma vie, vu pays où elle se pratique si peu. Il y a, d'après M. Galiffe, une douzaine de noms nobles et qui le sont réellement, mais toute cette quantité de dames et de demoiselles qui veulent faire croire qu'elles sortent de la cuisse de Jupiter, parce qu'elles ont de l'argent, de la morgue, et qu'elles dédaignent sans raison aucune votre salut, à vous artistes, je te prie de croire qu'elles n'en sortent nullement, et que ce ne sont que des filles de marchands et enfants de la balle, voilà tout. N'allez pas croire pour tout cela que je méprise cette classe-là, bien au contraire, je les estime hautement, mais je méprise le chemin suivi par elles qui, loin de faire oublier d'où elles sont parties, le rappelle davantage. La véritable noblesse est libre, douce, familière, populaire ; elle se laisse toucher, aborder, et de cette manière, loin de perdre, elle ne peut que gagner à être vue de près, car son caractère noble et facile inspire le respect et la confiance, et nous apercevons mieux qu'elle a de la supériorité, sans pour cela être obligés de nous faire petits. La fausse noblesse, ou, pour trancher le mot, la roture, au contraire, est farouche, inaccessible, et par ses grands airs elle prétend se donner ce qui lui manque, mais elle ne réussit qu'à en imposer aux sots. »

Ce n'était pas avec moi que Stéphens tenait ce langage, celui-ci était un érudit personnage qui s'escrimait à qui mieux mieux sur notre compte avec notre première flûte solo, nommé Olivier ; pour moi, j'étais peu et même pas du tout capable de prendre fait et cause dans ces conversations, aussi me taisai-je, ce qui était le plus sage. Dans ce temps, les musiciens gagistes avaient presque tous reçu une bonne éducation, la musique avait pour eux un charme qu'elle n'a plus de nos jours, c'était alors de l'art, aujourd'hui ce n'est que du métier, la vénalité envahissant tout.

M. Stephens avait été reçu chez Mme de Staël, ce qui ne l'empêchait pas de critiquer Mme Necker, sur le bannissement de la musique dans son livre de l'*Education pour les demoiselles,* où elle dit que la musique développe les passions. « Oui, disait Stéphens, c'est pour cela qu'à Genève les demoiselles se marient sans amour, indifféremment avec un bossu, pourvu qu'il soit riche, ou n'importe avec quel cousin imbécile ou pas beau, s'il jouit d'une grande fortune ; une seule passion, celle de l'argent, les aveugle à ce point-là. Qu'en dites-vous, mon cher M. Olivier ? » Celui-ci, qui était cupide et d'une vénalité excessive, était l'opposé de son interlocuteur; c'était chaque jour de semblables discussions sur nos pauvres et nos riches Genevois. Stéphens disait : « Un de ces quatre matins, ceux-ci auront à subir une révolution, le peuple en aura raison tôt ou tard ; l'aristocratie républicaine est de dix mille points plus arrogante que celle des Etats absolus ; cela doit être : plus l'on est minime dans le monde, plus on cherche à paraître. » Toutes ces conversations m'éclairaient, et je trouvais une grande différence entre nos musiciens gagistes et les sapeurs, qui n'ont de l'esprit que dans leur barbe, et les tambours-majors et tambours-maîtres que dans leur canne ; toutefois, on aurait certainement pu enfermer quelques-uns de nos musiciens avec leur instrument, une fois le solo terminé, sans que la conversation en eût souffert, elle y aurait même gagné. Mais les deux champions que j'ai nommés avaient des moyens naturels, de la mémoire, et comme ils avaient beaucoup vu, lu et entendu, c'étaient des encyclopédies portatives ; j'aimais à me trouver et à loger avec eux, malgré l'antipathie qu'ils professaient à l'égard des Genevois.

(A suivre). *J.-L. Sabon.*

En amitié nous donnons notre cœur, en amour on nous le prend.

*

La plupart des mariages modernes sont des noces d'argent.

LA PATRIE SUISSE. — Les participants aux journées suisses de sous-officiers, à Genève, trouveront dans *La Patrie Suisse* du 22 juilet de nombreuses vues des cérémonie et des concours organisés à cette occasion. Comme autres actualités, signalons : l'inauguration du pavillon suisse à la Cité universitaire de Paris, l'anniversaire de la bataile de Sempach, la réception du grand artiste Paderewski, bourgeois d'honneur de Lausanne, les championnats romands d'athlétisme, les championnats cyclistes militaires, etc. Un article sur les « métiers d'autrefois », une page sur la vie canine, des variétés, des causeries et nouvelles forment le fond de ce numéro pittoresque.

AU TROUSSEAU MODERNE
L. RROUSOZ
MORGES
La maison de confiance qui peut être recommandée

Il y a la nuance...
Boire un Bitter, c'est bien!
Boire un „DIABLERETS", c'est mieux.

Pour la redaction : J. Bron, édit.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.